Élisabeth Bami, Noëlle Châtelet, Alexandre Jardin,
Mazarine Pinget, Alice Zeniter. *“Croire au matin.
Cinq écrivains à la rencontre de Charles Palant,
rescapé d’Auschwitz”*

Anne Roche

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/7856>

DOI : 10.4000/temoigner.7856

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 117-118

ISBN : 978-2-930953-076

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Anne Roche, « Élisabeth Bami, Noëlle Châtelet, Alexandre Jardin, Mazarine Pinget, Alice Zeniter.

“Croire au matin. Cinq écrivains à la rencontre de Charles Palant, rescapé d’Auschwitz” », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 127 | 2018, mis en ligne le 10 février 2022, consulté le 14 février 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/7856> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.7856>

Ce document a été généré automatiquement le 14 février 2022.

Tous droits réservés

Élisabeth Brami, Noëlle Châtelet, Alexandre Jardin, Mazarine Pingeot, Alice Zeniter. “*Croire au matin.* *Cinq écrivains à la rencontre de* *Charles Palant, rescapé d’Auschwitz*”

Anne Roche

RÉFÉRENCE

Élisabeth Brami, Noëlle Châtelet, Alexandre Jardin, Mazarine Pingeot, Alice Zeniter.
Croire au matin. Cinq écrivains à la rencontre de Charles Palant, rescapé d’Auschwitz.
Bruxelles, Calmann-Lévy, 2018, 160 p.

- 1 Qu’est-ce qu’un témoignage ? Il peut s’agir d’un texte rédigé par le témoin lui-même, ou d’une parole recueillie par un journaliste ou un écrivain, comme on le voit par exemple avec les mémoires de Marceline Loridan-Ivens mis en forme par Judith Perrignon (*Et tu n’es pas revenu*, ou plus récemment *L’amour après*). Le dispositif de *Croire au matin* est différent : Charles Palant a lui-même écrit ses Mémoires (*Je crois au matin*) et c’est à partir d’un témoignage déjà construit, à l’écrit et à l’oral, qu’il dialogue, sur une proposition de Laurent Piolatto, avec cinq écrivains.
- 2 Ceux-ci appartiennent non seulement à des générations différentes, mais à des situations historiques pour le moins contrastées : dans ces pages, la fille de rescapés de la Shoah coexiste avec le petit-fils du directeur de cabinet de Laval.
- 3 Mais leur point commun, au-delà des différences, c’est qu’ils ont joué le jeu du dialogue, s’y sont impliqués, parfois avec une certaine violence, et tous ont, plus ou moins, tenté d’aller au-delà du discours parfaitement rodé du « survivant ». En effet, Charles Palant, disparu en 2016, a toute sa vie voulu témoigner non seulement de son expérience de

déporté mais de ses valeurs : il en a parlé maintes fois devant des publics d'anciens résistants ou de lycéens. De ce fait, son discours a parfois un aspect « par cœur » : Mazarine Pingeot, qui le ressent, parle d'« un rire au garde-à-vous » qui « avait fait barrage à ce que [elle] cherchai[t]. »

- 4 Celle qui parvient le mieux à franchir ces barrières, c'est Élisabeth Bami, peut-être parce que, paradoxalement, sa propre expérience de fille de déportés pourrait lui rendre difficile la proximité avec le témoin. Elle raconte comment, enfant, elle s'est empêchée de lire *Le Dernier des Mohicans*, parce que le titre lui avait fait sentir la proximité d'une histoire insoutenable. Et c'est pourquoi son récit s'intitule « L'avant-dernier des Mohicans » : Palant fait désormais partie de ceux qui, comme elle, mais à une place différente, luttent contre l'oubli. Elle est aussi la seule à écrire à la troisième personne, comme pour éviter de s'impliquer, mais ce qui donne encore plus de force à son texte.
- 5 Chacun des cinq est venu avec ses stratégies, ses questions, son histoire propre : comme le note Alice Zeniter, les questions qu'elle a préparées « ne sont que des questions que je me pose et que je voudrais que lui m'en délivre. » Ayant vécu plusieurs années en Hongrie, ayant découvert à Budapest des souvenirs d'une période qu'elle n'a pas vécue, comme le massacre de Novi Sad (1942), elle apporte avec elle, dans l'interview, une interrogation fondamentale : « quand [le mot Auschwitz] est prononcé quelque chose en moi s'interrompt. [...] Mon adhésion naturelle à l'humanité peut-être. » Pour elle, le nom de « Shoah » désigne à la fois l'événement historique et « une expérience de pensée (ou plutôt, l'abîme de la pensée...) » C'est pourquoi, quand son interlocuteur lui affirme « on a triomphé d'Hitler », elle en vient à penser que « par le simple fait d'avoir été possible [...] le nazisme a gagné. » Affirmation qui peut choquer, mais qui interroge l'automatisme des croyances, l'optimisme des commémorations : qui, au fait, a gagné la guerre ?
- 6 Témoins d'un témoin, ils n'en sont pas moins dans une distance qui n'est pas seulement celle des générations. Charles Palant fut un militant communiste. C'est, nous dit-il, « la grille de lecture marxiste » qui lui a permis de comprendre le nazisme, au lieu de se réfugier comme tant d'autres derrière les mots d'« absurde » ou d'« impensable ». Cela, presque aucun de ses interlocuteurs ne l'admet, ou ne l'entend. Alice Zeniter lui reproche de « répondre toujours par des phénomènes extérieurs : politique, société, responsabilité de l'homme et de l'humain. » Mazarine Pingeot se demande « Pourquoi les souvenirs étaient modelés dans la pâte du seul militantisme, organisés, triés, par une conviction politique qui au lieu de les libérer les emprisonnait dans une trame exacte et tissait une cohérence. » Pour autant, elle pose une question qui devrait être sous-jacente à toutes les commémorations : « Qu'oubliait-il en nous enjoignant de ne pas oublier ? » Alexandre Jardin, quant à lui, voit une sorte de refoulement dans ce que dit Palant : « [...] ce discours politique, humaniste, m'apparut comme un formidable rempart contre le monstre et le retour du monstre, cette croyance contre vents et marées en une société égalitaire [...] Trouver un sens est un combat de chaque instant quand on a connu le lieu où il avait disparu, alors ces mots, ces phrases, ces idées sur l'homme, les droits, cette bataille, cette croyance qui parfois crée du réel, ne sont-ils pas vitaux chez lui pour échapper au passé, au chant des morts, aux sirènes de l'absurde [...] ? » Et s'il finit par créditer Palant d'un certain « savoir » socio-historique, il reste perplexe devant ce qu'il appelle son « communisme tripal » : « On savait (écrit Jardin) pour quel actionnaire on mourait, IG Farben en tête. Sans cette évidence, très

visible dans les allées concentrationnaires, son communisme tripal reste incompréhensible. » Dernière marque d'incompréhension, Elisabeth Bami critique ce qu'elle analyse comme une dénégarion de l'être juif chez Palant : « Elle s'était prise à penser [...] qu'il se fourvoyait un peu lorsqu'il affirmait que, guerre ou pas, juif ou pas, il aurait sans doute mené les mêmes combats [...]. »

- 7 Or, comme le dit fort bien Mazarine Pingeot, « dans un monde où les communautés travaillent au monopole de leur martyre [...] faut-il être juif pour se sentir concerné par la Shoah ? » Si Charles Palant, Juif et communiste, insiste plus sur ses choix politiques que sur les hasards de la naissance, faut-il n'y voir qu'une dénégarion ? « La religion et le communautarisme ne furent pas son échappée hors des brumes noires d'Auschwitz. Ce sont les droits de l'Homme, et la réflexion, et la croyance en une raison débarrassée de ses béquilles [...] qui le tiennent. »
- 8 Laissons le dernier mot à Charles Palant, lorsqu'il répond à Alexandre Jardin, qui vient de lui parler de la « relation [au réel] extrêmement faussée et romanesque » dans sa famille à lui. Il dit simplement, avec gentillesse, sans donner de leçon : « On n'avait pas les moyens d'accéder à autre chose qu'à la réalité, on n'était pas assez riches. [...] C'est le privilège des pauvres de vivre avec la réalité. »